

L'HISTOIRE VÉCUE

JEAN CRÉTEUIL

VERMOREL
BCIU
GUYOT

L'OUVRAGE COMPLET
60
ILLUSTRE

136
GASPARD LANCIEN
AU
SIÈGE DE GÈNES



F. ROUFF. Editeur, PARIS

Gaspard Lancien

au siège de Gênes

par Jean CRETEUIL

CHAPITRE PREMIER

SEUL DANS LA VIE

Le canon retentissait depuis le matin. Paris qui, à cette époque, était pourtant habitué à en voir et en entendre de rudes, frémissait à nouveau sous l'avalanche des nouvelles contradictoires. Le peuple, un peu après l'aube, s'était rassemblé pour marcher sur les Tuileries, cependant qu'aux frontières, les Coalisés se massaient prêts à envahir la France, qu'en province, des villes se révoltaient contre l'ordre nouveau.

Nous étions arrivés au 10 août 1792, journée qui devait marquer la fin du pouvoir royal, la chute effective de Louis XVI. Dans les petites ruelles sombres et grouillantes du faubourg Saint-Antoine, ce quartier du travail et de l'enthousiasme populaire, les langues allaient leur train. On avait parlé d'une victoire du peuple de Paris sur les Suisses et la garde des Tuileries jusqu'aux approches de la nuit, sans savoir au juste comment les choses s'étaient passées.

Vers huit heures du soir, enfin, les premiers combattants, les époux, les frères, les pères apparurent. Ils avaient vaincu, triomphé de la résistance de l'entourage royal. Ils rapportaient des trophées. Hélas ! beaucoup d'hommes manquaient. On s'en aperçut dès que l'enthousiasme et les félicitations du premier moment se furent éteints.

Morts ou blessés, plus de deux cent cinquante citoyens du « faubourg Antoine » étaient demeurés étendus aux abords du Palais ; sur les marches, dans les salles et jusque dans les appartements privés du souverain.

Oui, mais Louis XVI était prisonnier avec sa famille. On venait de le conduire au Temple.

Celui dont le décès fut annoncé parmi les premiers dans le petit groupe des commerçants, artisans et ouvriers de la rue du Roi-de-Sicile, entre l'Eglise Saint-Paul et la Bastille, était un certain Félix Lancien, ébéniste de son métier, veuf depuis la grande épidémie de 1788 et père d'un petit bonhomme de sept ans, le jeune Gaspard, malin comme un singe, noir de cheveux, d'yeux et de peau, mais fort aimé de tout le voisinage.

— Ben ! il ne lui manquait que ça ! fit avec émotion la blanchisseuse Catherine Lamiron, une des secondes mamans du gosse, en apprenant la triste nouvelle. Que va-t-on en faire maintenant de cet orphelin ?

— Si encore on travaillait comme il faut, surenchérit une autre voisine, on le recueillerait. Une bouche de plus ou de moins, ça compte peu quand il y en a assez...

— Oui, mais au jour d'aujourd'hui, le pain est cher, et c'est tout juste si on arrive à joindre les deux bouts.

Certes, le peuple de Paris a toujours été renommé pour son bon cœur. Mais quand la disette se fait sentir, lorsque la besogne manque, ainsi que l'espérance de voir revenir de si tôt la prospérité, les âmes les plus charitables hésitent à donner ce qu'elles ne possèdent qu'à peine. On a rarement vu un misérable augmenter ses charges bénévolement.

La mort de Félix Lancien plongeait donc tous ceux qui s'intéressaient au petit Gaspard dans une grande perplexité.

— Il faut pourtant prendre une décision à l'égard de ce petit, décréta la vaillante Catherine, après avoir consulté toutes les commères de la rue où elle tenait sa boutique de blanchisseuse. Mon homme vient de m'être rapporté sur un brancard, il a une jambe cassée. Depuis belle lurette j'ai changé ma dernière pièce d'or. Si Gustave doit garder le lit longtemps, avec la pratique qui boude, je ne sais pas ce que nous mangerons dans trois jours.

— La soupe au caillou. On dit qu'elle est excellente, ricana un des combattants revenu à peu près valide de la bataille.

— ...Assaisonnée des courants d'air, n'est-ce pas, Hervé! fit un autre. Tiens, en attendant, coule-toi un peu de cette eau-de-vie entre les mâchoires. J'ai trouvé ça sur un Suisse de la garde du Tyran. Ils ne se refusaient rien les pendants!

L'alcool offrit ne tarda pas à changer le cours des idées de chacun. La gourde était de belles dimensions. Elle passa d'une bouche à l'autre. Les dames y burent à leur tour; bientôt on se mit à parler des événements, tandis que des Marseillais, des fédérés, des gardes nationaux, bien pourvus de vivres et de liquide venaient se joindre au groupe.

Le reste de la nuit se passa en discussions, au milieu de la rue, discussions si passionnantes, que le petit Gaspard en fut totalement oublié.

Le lendemain matin, en se réveillant seul dans la mansarde qu'il partageait avec son père, et où il était né, l'enfant fut surpris de se trouver seul.

Il se frotta les yeux, chercha à rassembler ses souvenirs. La veille, dans la matinée, son papa, après lui avoir donné un bon morceau de pain, lui avait dit :

— Je ne sais pas à quelle heure je reviendrai, galopin. La journée sera peut-être mouvementée. Il y a de l'orage dans l'air... mais c'est pour que tu sois heureux plus tard... Donc, il faut marcher...

— Emmène-moi avec toi, papa!

— Non, petit. Les enfants ne vont pas là où il pleut de la mitraille. Donc, écoute-moi. Tu demeureras ici bien sagement. Je reviendrai aussitôt qu'on en aura fini avec l'autre. Mange, amuse-toi avec Finaud, le chaton, et puis, si la nuit arrive avant mon retour, dors sur tes deux oreilles. Tu auras toujours le temps de savoir plus tard si tu as encore un père pour le protéger.

A sept ans, on ne discerne pas tout ce qu'il peut y avoir de grave ou de menaçant dans certaines paroles. Gaspard s'était donc efforcé d'obéir à son papa. Il l'avait vu décrocher un vieux fusil au-dessus de la cheminée, glisser dans sa ceinture un long couteau et bourrer ses poches de cartouches. Après un baiser plus tendre que d'habitude, l'ébéniste était sorti, en refermant la porte d'un geste brusque.

.....



— Emmène-moi avec toi, papa!

— Non, petit, les enfants ne vont pas où il pleut de la mitraille (p. 2).

L'enterrement de Félix Lancien eut lieu le jour suivant. Gaspard comprit que son père ne veillerait plus sur lui désormais, qu'il ne le verrait plus, et que le hasard allait être maintenant le maître de sa destinée.

Il eut néanmoins la force de réprimer ses larmes, il assista à la vente des pauvres meubles garnissant la pièce où il s'était éveillé à la vie. En bougonnant, la mère Catherine l'emmena ensuite chez elle et le projeta devant une assiettée de soupe.

— Je t'en donnerai une pareille tous les jours, petiot, dit-elle, tant que j'aurai de quoi faire bouillir la marmite, mais si tu veux du dessert, il faudra aller le chercher dehors, tu sais!

— Bien, m'ame Catherine, répondit Gaspard, sans trop se rendre compte de ce que cela représentait en fait de promesses.

Et il se jeta sûr la soupe, un peu froide, mais épaisse, car il y avait longtemps que le morceau de pain donné par le disparu était digéré.

Au soir, la blanchisseuse retrouva le gamin qui jouait avec Finaud, récupéré par miracle dans la débandade.

Elle ne grondait plus.

Ce fut même avec beaucoup de maternelle indulgence qu'elle coucha Gaspard sur une paille, dans un petit cabinet attenant à la chambre dans laquelle le père Lamiron gémissait intarissablement.

— Pauvre gamin, soupirait-elle. Dieu sait l'avenir qui t'est réservé. Enfin, on fera ce qu'on pourra. Oui, mais pendant combien de temps ?

Les lamentations de la brave Catherine se poursuivirent de la sorte jusqu'au jour où un de ses voisins, Maître Hippolyte Ranchon vint la trouver pour lui offrir de prendre Gaspard chez lui.

— J'avais un valet qui est arrivé à l'âge de la conscription, dit-il. Vous le savez, Catherine, mon commerce de chevaux est assez prospère. Gaspard va sur ses huit ans, il est petit, mais agile et semble déluré. Je lui apprendrai à soigner les bêtes, à conduire, à faire les litières.

— Vous plaisantez, Maître Ranchon ! Vos grands escogriffes de carcans me l'enverront dans le grenier d'une belle ruade ou d'une relevée de museau. Gaspard ne pèse pas quarante livres...

— Je lui donnerai trente sols par mois et la nourriture, continua Ranchon qui semblait tenir à son idée.

— Ouais ! Vous me le renverrez dans trois jours, tout décarcassé, le pauvre petit !

— Ah ! dame, il en verra de rudes, c'est certain ; mais trente sols par mois plus le frot, c'est joli par le temps qui court. Quant à sa taille et à sa jeunesse, ajouta le bonhomme avec un sourire, ce sont des maladies qui passeront. Au surplus, et je le dis histoire de vous rassurer, point n'est besoin d'être un géant pour faire le métier de valet d'écurie. Vous saurez, Catherine, que les ci-devant nobles faisaient venir d'Angleterre des petits bouts de garçons avant 89, exclusivement pour le service de leur cavalerie. Ils appelaient ça des jockeys. Je compte faire de Gaspard un jockey. Vous n'avez pas le droit de l'empêcher de gagner son pain, ma voisine, puisque je vous assure, moi, qu'il remplira très bien ses fonctions.

Le discours de Maître Ranchon finit par convaincre la blanchisseuse. Elle laissa partir Gaspard. Et, chose curieuse, le petit, contre toute attente, ne lui revint jamais ni blessé ni meurtri, ayant tout de suite su s'entendre avec les grands diables de carcans qui effrayaient tant la maternelle Catherine.

CHAPITRE II

JOCKEY DU COLONEL FARRÉ

Des années se sont écoulées. Successivement la Convention Nationale, la Terreur, la réaction de Thermidor, le Directoire, les premiers succès du général Bonaparte, son accession au Consulat, ont secoué la France, amenant des espérances nouvelles.

Gaspard, chez son marchand de chevaux, a grandi un peu, tandis qu'au fond de lui-même naissait un grand désir d'aventures à lui inspiré par les exploits des généraux et de l'armée, perpétuellement en action sur les champs de bataille de l'Europe et de l'Égypte.

Il atteignit ainsi sa quinzième année; et, il songeait très sérieusement à abandonner son métier de garçon d'écurie, qui ne lui rapportait qu'une maigre pitance, des rebuffades, des coups, plus un pourboire de temps en temps, pourboire dont maître Ranchon le dépossédait sous prétexte de le joindre à son salaire, toujours promis, jamais payé, lorsqu'un banal incident vint mettre un terme à la pénible existence du jeune garçon.

Ce matin-là, on était à la fin de l'année 1799, un officier supérieur, suivi de deux jeunes gens qui portaient l'uniforme des chasseurs à cheval, tous trois sur des montures en très mauvais état, couvertes de sueur, de boue, et si maigres, qu'elles en faisaient pitié, pénétrèrent dans la cour du marchand de chevaux et firent signe à Gaspard qui rentrait du foin, d'approcher.

— Avez-vous de bonnes bêtes à vendre! lui demanda le colonel, après avoir rendu gentiment son salut au petit valet.

— Précisément, mon officier, répondit Gaspard. Mon maître a reçu, pas plus tard qu'hier, cinq mecklembourgeois superbes.

— ...Qu'il va me vendre les yeux de la tête! termina le colonel en riant bien fort. Enfin, tant pis, nous allons les voir tout de même tes fameux coursiers. Après tu nous en diras le prix, jeune spéculateur!

Pendant que les trois militaires quittaient leur selle, Gaspard se précipita vers les écuries et se mit en devoir de faire sortir les chevaux afin de les présenter comme il convenait.

Ranchon apparut sur ces entrefaites.

— Ah! ah! s'écria-t-il, en se frottant les mains, ce qui était pour lui une façon de se préparer à défendre ses intérêts avec énergie. Messieurs, mon colonel, je suis bien votre serviteur. Et vous pouvez vous féliciter d'avoir choisi ma maison pour vous remonter. La meilleure de la Capitale et la plus honnête, foi de Ranchon!

— Trêve de politesses! interrompit le chef de la petite troupe. Ton valet est plus malin que toi, il nous a fait grâce de ses bavardages. Com bien entends-tu nous vendre ces *soi-disant* mecklembourgeois, nés probablement sur les bords de la Rance ou de la Vire?

Nullement démonté, le patron de Gaspard pria ses clients d'apprécier d'abord la marchandise. Il fit valoir le lustre des robes, les lignes harmonieuses de chacun des animaux, montra la denture, frappa sur les jarrets qui ne plièrent point, puis ordonna au petit de monter chacun des sujets dans les trois allures.

Le colonel ne put s'empêcher d'admirer la hardiesse et l'habileté du jeune écuyer.

— Mais c'est un centaure, ce gamin! s'écria-t-il. Mille escadrons! quel housard il nous fera quand il aura l'âge!

— C'est qu'il a été à mon école, fit maître Ranchon, flatté.

— Bon. Maintenant ton prix, vieille pratique? reprit le colonel pressé d'en finir.

Le marchand se gratta la tête, comme en proie à une indécision profonde.

— Ecoutez, citoyen colonel, finit-il par dire, avec un héroïque défenseur de la Patrie, je ne veux pas gagner d'argent...

— Je ne t'en demande pas tant, citoyen maquignon. Tu le vois, j'arrive de loin, ma bête est crevée et celles de mes officiers d'ordonnance ne valent guère mieux. Il faut que je sois demain à la revue que passe le Premier Consul au Carrousel. Affaire de service! Parle vite et bien.

— Que diriez-vous de cent cinquante louis?

— Pour les cinq chevaux?

— Avec les harnais, oui, citoyen colonel.

L'officier jeta un regard sur les coursiers que Gaspard tenait maintenant ensemble et promenait derrière lui sur le sable de la cour.

— Qu'en pensez-vous, Messieurs ? fit-il à voix basse en se penchant vers ses compagnons.

★★

— Mon colonel, s'il vous donne le groom avec, vous ferez une bonne affaire, murmura l'un des jeunes lieutenants avec un sourire.

Suggestion qui rendit le haut officier rêveur un court instant.

— Au fait, voilà qui me séduirait assez, marmonna-t-il. Depuis longtemps je rêvais de posséder un valet capable de soigner convenablement mes chevaux.

Et à l'adresse de Ranchon :

— Eh ! bien, mon brave, vous avez entendu ? Cent cinquante louis avec le gamin, ça vous convient-il ?

— Aie ! aie ! aie ! vous n'y pensez guère ! s'écria le maquignon. Me séparer de mon jockey ! Un garçon que j'ai dressé, que j'ai nourri. D'abord, il ne voudra pas, le gosse. Il est tellement heureux avec moi... Pensez donc que je lui ai servi de père, et tout ce qu'il sait, il le tient de moi. La simple reconnaissance par ailleurs...

Nervosité, inquiétude, gagnaient visiblement Ranchon au fur et à mesure qu'il énumérait tous les motifs susceptibles d'attacher Gaspard à sa maison.

Le colonel coupa court aux jérémiades de son interlocuteur.

— Je ne vois qu'un moyen de trancher la question, fit-il avec résolution. Nous allons poser la question à l'intéressé lui-même.

Gaspard, pendant ce dialogue, était demeuré à distance avec ses mecklebourgeois.

Mais sa finesse, son intuition l'avertissaient qu'on devait s'occuper de lui dans le groupe des acheteurs.

Aussi ne fut-il nullement surpris de s'entendre appeler par le colonel.

— Attache tes chevaux et approche, petit, lui intima l'officier.

En trente secondes l'ordre fut exécuté.

— Voilà, il s'agit de savoir si tu veux venir avec moi ou rester ici, reprit le colonel. Quel âge as-tu, d'abord ?

— Quinze ans et trois mois, Monsieur.

— Bon, dans deux ans tu pourras faire un housard, un petit housard, mais sachant se tenir à cheval, ce qui est l'essentiel. Chez ton patron, que gagnes-tu ?

Gaspard, avant de répondre, plongea son regard dans celui de Ranchon et faillit éclater de rire à la vue des grimaces du bonhomme. Il était clair que le maquignon voulait ainsi lui faire comprendre de doubler pour le moins le chiffre des appointements qu'il ne lui versait pas, comme on l'a vu.

Cette mimique fut comprise à demi par l'officier.

— Allons, petit, sois franc, ordonna-t-il. Ne te laisse pas influencer.

— Mais je ne dis rien, s'excusa Ranchon. C'est le soleil qui...

— Le soleil a bon dos. Et puis c'en est assez. J'offre à ce garçon la niche et la pâtée, trois louis par an, le costume et la gloire pour quand il saura manier un sabre... Ça te va, galopin ?

Le fils de l'ébéniste ne répondit pas, il saisit la main du colonel, la porta à sa poitrine dans un geste de dévouement quasi religieux.

— Je m'appelle Antonin Fabre, dit alors le soldat. Colonel Antonin Fabre, du septième chasseurs, pour le moment en disponibilité, attendu

que mon régiment a tellement souffert à Zurich qu'il ne reste plus que soixante hommes. Mais j'ai idée que le Premier Consul, un qui s'y connaît, ne tardera pas à me reconstituer quelques escadrons avec ordre de les mener sur le chemin de l'honneur et de la victoire. Tu es donc entre bonnes mains, mon garçon. Au fait, comment t'appelles-tu ?

Gaspard dit son nom, et en quelques mots conta son enfance, les soins qu'il avait reçus de Catherine, les enseignements du marchand de chevaux. Mais comme il eut soin de glisser sur les mauvais traitements et le non paiement de ses salaires, Ranchon lui en sut gré, au point de le laisser partir avec le colonel sans faire de nouvelles objections.

Le lendemain, mêlé à la troupe des jeunes écuyers de la suite du Premier Consul, Gaspard tenant Marmouset, l'un des mecklembourgeois, achetés par le colonel Fabre, superbement harnaché pour la circonstance, put assister à la première grande revue officielle passée par Napoléon Bonaparte.

L'enthousiasme délirant de la foule, la magnificence déployée tout autour du jeune garçon, le majestueux défilé des troupes, lui donnèrent plus que jamais l'envie de partir pour l'armée avec son nouveau maître.

CHAPITRE III

A L'ARMÉE D'ITALIE

Gaspard Lancien ne devait pas tarder à voir ses désirs prendre le chemin de la réalisation. Au mois de février 1800, c'est-à-dire quelques mois après son entrée au service du colonel Fabre, celui-ci reçut l'ordre de rejoindre l'Etat-Major de Championnet qui opérait alors en Piémont et projetait de se porter sur Coni et Mondovì. Mais ce général désirait, avant toute chose, réorganiser sa cavalerie très fatiguée par quatre mois de campagne presque ininterrompue. Fabre, excellent technicien, chef magnifique, connaissant à merveille le cheval et ce qu'on peut en tirer, avait donc été réclamé pour prendre le commandement des unités à reformer dans le nord-est de la péninsule.

On juge de la satisfaction de Gaspard. Sans désespérer, il se jeta sur les sacs, les coffres et les harnais, il astiqua les ferrures et les cuivres des selles, prépara les bagages avec une telle vélocité, que tout fut en état quarante-huit heures après la réception de l'ordre de route.

On peut s'étonner de voir un colonel partir en campagne suivi d'un jeune garçon décoré du titre de jockey.

A cette époque et durant toutes les guerres du premier Empire, les officiers généraux et les officiers supérieurs jouissaient d'un grand luxe, possédaient un service compliqué, une cavalerie nombreuse et des bagages considérables. Murat, avant son élévation à la royauté, donna un exemple de cet excès de bien-être en campagne. Il ne partait jamais pour l'armée sans son valet de chambre, trois piqueurs, deux cuisiniers, douze chariots qui contenaient ses costumes et un mobilier, plus de trente montures de rechange et une demi-douzaine de secrétaires.

Le colonel Fabre, plus modeste, bien qu'il eût les prérogatives du général du fait qu'il allait agir en qualité de commandant en chef de la cavalerie du Corps de Championnet, n'emmena guère que trois des chevaux à maître Ranchon, et, avec un seul fourgon, conduit par son ordonnance, le jeune Gaspard pourvu du titre d'écuyer-cuisinier et valet de service.



Le voyage jusqu'à Albenga au pied de l'Apennin Ligurien, s'effectua sans encombre. Les montagnes étaient garnies de neige, mais l'ennemi, retiré au delà, vers le nord, ne vint pas entraver la marche du colonel, escorté depuis la frontière par un peloton de housards cueilli à Nice.

— Après-demain, je l'espère, nous aurons rejoint le quartier-général, dit à la pause du soir l'officier, tandis que tout le monde s'affairait autour du bivouac. Nous aurons toutefois une zone dangereuse à traverser.

— Eh! bien, nous la traverserons, mon colonel! s'écria Gaspard, comme s'il eût été déjà un vieux dur-à-cuire.

— Ouais, petit, tu parles bien haut pour un « bluet ». Apprends-donc une chose, gronda le colonel, c'est que si l'ennemi nous attaque, tu devras te réfugier dans le fourgon et ne plus en bouger. Tu m'as compris?

— C'est-à-dire que je ferai mon possible pour vous obéir, Monsieur, balbutia le fils de l'ébéniste, horriblement vexé. Oui, tout mon possible... mais je vous jure qu'il me faudra lutter bien fort.

— C'est tout ce que je te demande, mon garçon. Et là-dessus, le rata et puis au lit. La journée de demain promet d'être dure. Il ne faut pas perdre une heure de repos.

★★

C'est au cours de cette même nuit qu'un nouvel ordre émanant du général Masséna et porté par un de ses aides de camp vint bouleverser du tout au tout les dispositions du colonel Fabre.

Championnet, après avoir tenté de percer les lignes autrichiennes à Coni et à Mondovì, n'avait pas tardé à se trouver dans une très pénible situation. Son armée manquait de vivres, de souliers et de munitions. Il ne pouvait se maintenir en Piémont sans craindre de se voir encercler par des forces très supérieures en nombre et en armement. La sagesse lui commandait donc de ramener sa glorieuse et pauvre armée dans la Ligurie, province qui s'étend le long du golfe de Gènes et pouvait demeurer en communication avec Nice et la France par la route de la Corniche.

Pour bien comprendre ce qui se passait en Italie au début de cette année 1800, il faut savoir que depuis la première campagne de Napoléon en 1796, campagne terminée par la paix de Campo-Formio (18 avril 1797), nous avions laissé des garnisons dans quelques villes le long des Alpes, sur le versant du Piémont, et une petite armée volante destinée à assurer l'ordre, sans emplacement fixe, sous le commandement de généraux braves mais mal secondés.

Pendant quatre ans, ces troupes avaient vécu tant bien que mal sur le territoire occupé. Mais insuffisamment ravitaillées, encore plus mal payées, elles avaient fondu, rongées par la maladie, de sorte que les Autrichiens se sentaient maintenant assez forts pour rejeter au delà de la frontière cette poignée d'hommes qui semblaient abandonnés par leur gouvernement et même des grands chefs militaires du pays.

Bonaparte, Premier Consul depuis quelques mois, comprit bien vite le danger qu'allaient courir ses vieux compagnons de Montenotte, Rivoli, Castiglione, qui étaient restés sur les lieux pour défendre le sol conquis.

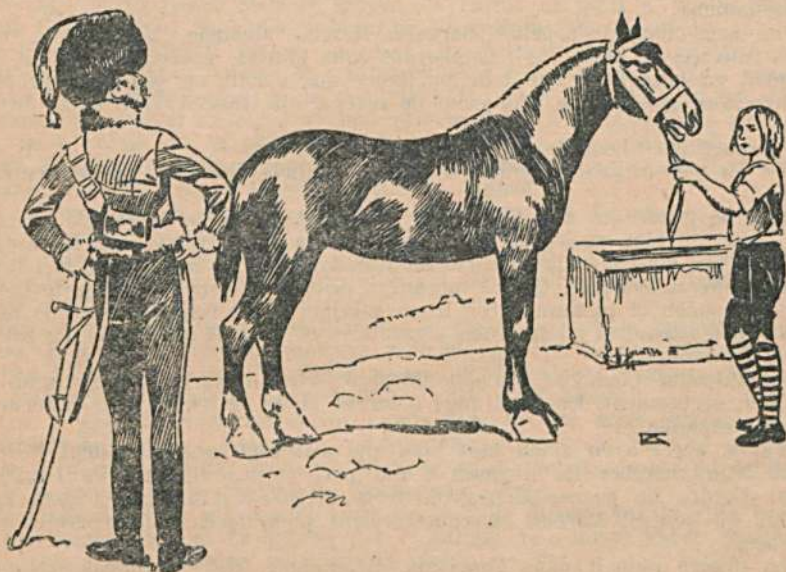
Encore fallait-il réunir, organiser une nouvelle armée, la prendre en main, et la diriger selon sa méthode, sur les derrières de l'ennemi, par une voie secrète et détournée.

Pour y parvenir, il lui fallait le temps matériel, la discrétion et de l'argent. Il convint donc de donner à ce qu'il y avait d'hommes en Italie, un chef de valeur, avec ordre de tenir coûte que coûte, et d'attirer à lui le gros des forces autrichiennes, pendant qu'en France on mettrait sur pied

les nouvelles cohortes. Le choix du Premier Consul se porta, pour effectuer cette résistance, sur le général Masséna.

Masséna arriva au quartier général de la malheureuse armée d'Italie au milieu de circonstances tragiques.

Championnet était au plus mal. Navré de voir son armée se débander faute de nourriture, de vêtements, de soins, il en éprouva une douleur telle qu'il tomba malade et dut passer le commandement à Marbot. Ce général, le plus ancien en grade, se rendit à Nice et son premier soin fut de renvoyer en Provence, pour s'y refaire, le peu de cavalerie qui restait en-



Gaspard se précipita vers les écuries et se mit en devoir de faire sortir les chevaux (p. 3).

core, puis il attendit la venue de Masséna, lequel put serrer dans ses bras le pauvre Championnet à l'agonie. Deux jours après on le portait en terre.

Le premier soin du nouveau général en chef, une fois les derniers devoirs rendus à son prédécesseur, fut de réorganiser tant bien que mal les troupes dont il venait de recevoir la charge. Il avait l'espoir d'être rejoint bientôt en Italie par plusieurs généraux de grande valeur, tels que Soult, Oudinot et Gazan. Mais tous tardaient et il fallait pourvoir à un besoin pressant : celui d'assurer les divers commandements des unités, réduites il est vrai à leur plus simple expression.

C'est alors que, renseigné sur la venue du colonel Fabre, parti de Paris quinze jours auparavant, il dépêcha sur le chemin suivi par ce hardi cavalier, un aide de camp, avec mission de lui faire joindre le quartier général.

L'envoyé de Masséna toucha Fabre vers la fin de la nuit, à son campement de Bellalonga. Le colonel apprit de la sorte, à peine éveillé, et la mort de Championnet qui l'avait appelé et le nom du nouveau général en chef sous les ordres duquel il allait désormais servir.

CHAPITRE IV

LE CARNAVAL A GÈNES

Passons rapidement sur les allées et venues, missions de réquisitions, tournées d'achats du colonel et de sa suite, augmentée lors de leur passage à Nice d'un sous-officier aide de camp, de deux trompettes et d'un porte-fanion.

Le sous-officier s'appelait Barnabé Marcos. Robuste, moustachu, les bras couverts de poils, l'œil flamboyant sous l'arcade sourcillière touffue, il maniait sa latte avec une telle puissance que c'était un jeu pour lui de trancher au galop, d'un seul coup de revers, un tronc d'arbre de la grosseur du poignet.

Gaspard eut l'heur de plaire au terrible Marcos.

— Tu n'es ni gros ni gras, lui dit le « poilu », dès leur premier entretien.

(Car le terme qui a fait la gloire des combattants de la grande guerre est beaucoup plus ancien qu'on le suppose). « Mais tu me sembles avoir de l'œil, du muscle et du courage. En attendant que tu aies pris de la taille, je t'appellerai Frisquet. Quand tu sauras manier le tranche-lard, je te donnerai du galon et tu auras droit à un sobriquet plus ronflant. Pour la minute, tu me tiendras au frais ma « carotte » et mon fil en quatre. Tu peux faire demi-tour !

— Entendu, Chalosis ! répliqua Gaspard. Vous serez content de moi.

Malheureusement, les deux amis n'eurent guère de loisirs pour faire des armes ensemble.

Fabre, après avoir réuni tant bien que mal sept escadrons dont il lui avait fallu chercher les hommes d'une part et les chevaux de l'autre, reçut l'ordre de gagner Gènes où trois divisions d'infanterie, sous les ordres du général Marbot, se concentraient pour former l'aile droite de l'armée.

La misère régnait dans l'ancienne République, jadis autonome et qui avait été la grande rivale de Venise.

Mais les Italiens aiment tant le plaisir, que les fêtes rituelles, malgré l'inquiétude de tous, le manque de vivres, la difficulté du commerce, se déroulèrent à travers la ville avec des cris, des rires et des danses, comme si on avait célébré le triomphe de la paix ou celui de la prospérité.

Gaspard, depuis qu'il était au monde, n'avait jamais eu l'occasion de voir des masques, des confettis, des illuminations et encore moins de ces visages illuminés par le rire, la joie, l'ardeur au plaisir.

— Eh ! bien, dit-il à Marcos auprès duquel il chevauchait en traversant la ville, j'ai idée que nous allons bien nous amuser ici. En voilà des gens heureux !

— Ils dansent sur un volcan ! grogna le poilu.

— Qu'est-ce à dire ? Serions-nous comme à Naples où j'ai lu qu'il existait une montagne qui jette du feu et de la boue brûlante ?

— Non, Frisquet, non. Le volcan qui fera brûler Gènes n'est pas une création de la Nature. M'est avis qu'il sera beaucoup plus dangereux. Tiens, regarde au bout de cette place, le golfe, la mer ?

— Oui, eh ! bien ?

— Ces voiles blanches que tu vois presque sur la ligne d'horizon...

— Elles sont nombreuses, Chalosis !

— Cela te représente le volcan auquel je fais allusion. La flotte anglaise, mon petit. Et je puis t'affirmer que s'il lui prend l'envie de nous montrer ce que c'est qu'un volcan, tu pourras le boucher les oreilles et fermer les yeux au cas où tu redouterais les éblouissements.

Gaspard aurait bien voulu demander à son compagnon d'autres explications, mais on arrivait au Palais Dyonis, magnifique monument de la Renaissance où le colonel devait s'installer. Et de multiples besoins réclamèrent le jeune écuyer. Il eut à installer les chevaux, caser les bagages, organiser l'intérieur de son maître, Marcos, lui, partit peu après pour s'occuper du logement des escadrons.

— Ah! je trouverai bien le moyen de savoir ce qu'il a voulu dire, pensa Gaspard tout en s'affairant parmi les coffres, les sacs et les multiples objets qu'il devait mettre en place. Un volcan, la flotte anglaise?... C'est donc que nous allons être attaqués par ces vaisseaux! Mais comment? Des navires contre de la cavalerie? J'ai bien entendu dire que les hussards du général Pichegru avaient pris la flotte hollandaise il y a cinq ans, mais c'était sur la glace. Or, ici, à Gènes! La glace manque plutôt, ajouta Gaspard en s'épongeant le front d'un revers de la manche. J'ai rarement eu aussi chaud à cette époque de l'année.

Le jeune garçon n'allait apprendre que trop tôt l'analogie existant entre une flotte de guerre et un volcan en éruption.

Au reste, les événements se chevauchaient et si chacun y jouait un petit rôle, qui semblait secondaire et banal, le résultat global n'allait pas tarder à se produire.

Nous avons laissé le général Masséna à Nice, essayant de renforcer son armée. Il finit par recevoir quelques renforts, rétablit l'ordre, disposa ses troupes le long de la côte, le dos à la mer, et se prépara à entrer, malgré son infériorité numérique, en contact avec les Autrichiens.

Les neiges qui recouvraient les monts séparant les deux armées commençaient à fondre. L'ennemi en profita pour attaquer le premier et son effort se porta sur l'aile droite de Masséna qu'il voulait séparer du centre et de la gauche en la rejetant de Savone sur Gènes.

Marbot, dès qu'il eut connaissance de ce fait, dirigea sur la ville tous les non-combattants et fit appeler les escadrons du colonel Fabre cantonnés, comme nous l'avons vu, dans la cité.

— Je te laisse la garde du Palais, dit l'officier à Gaspard au moment de monter à cheval. Marcos servira de liaison. Il te dira comment se porte Marmouset.

Gaspard caressa l'encolure du brave coursier et le regarda partir, assez humilié d'être ainsi ravalé au rang de simple concierge.

Les troupes françaises, en effet, vigoureusement attaquées par des forces infiniment supérieures, se défendirent pendant deux jours sur les célèbres positions de Cadibone et de Montenotte, ce dernier, village où, en 1796, Bonaparte avait remporté une célèbre victoire. Mais cette fois, le grand Général n'était pas là. Nos divisions se voyant sur le point d'être tournées, surent se retirer sur Voltri, puis, de là, sur Gènes où elles s'enfermèrent avec d'autres éléments qui avaient composé le centre de l'armée.

Trois divisions se trouvèrent ainsi isolées avec un de leurs commandants, le général Marbot, grièvement atteint d'une balle à la cuisse.

Masséna, qui avait pu se joindre aux éléments en retraite, prit aussitôt ses dispositions pour défendre la ville menacée par les Autrichiens du côté du nord et sur le front de mer par cette fameuse flotte anglaise qui intriguait tant le petit Gaspard.

A cette époque, le général Masséna avait trente-quatre ans. C'était un

homme maigre, au teint jaune, à la chevelure d'un brun foncé, à l'œil profond et à la démarche vive. On le disait aussi rusé que courageux et volontaire. D'aucuns le prétendaient avare, mais cela ne lui retirait aucune de ses qualités militaires. Il était né à la Turbie, un village de la Côte d'Azur, situé à quatre heures de Nice, de parents d'origine italienne, ce qui lui donna tout de suite de l'ascendant sur les Gênois qui le reconnurent pour un compatriote, sans toutefois lui vouer beaucoup d'affection.

D'abord pêcheur, puis contrebandier, il avait, au début de la Révolution, pris du service dans une demi-brigade, gagné rapidement son premier galon d'officier. Bonaparte le trouva à la tête d'une division lors de la première campagne d'Italie, et sut apprécier sa valeur sur plus d'un champ

de bataille, notamment à Rivoli où le succès fut acquis grâce à sa fougue, à son courage et à son intelligence.

La victoire décisive de Zurich où il défit complètement l'armée Russe de Souvarov, devait mettre le comble à la gloire de Masséna.

Malheureusement, en ce début de printemps de l'année 1800, les circonstances ne favorisaient guère le valeureux soldat.

Pour avoir une idée du manque de provisions qui se fit sentir dès le début du siège, il faut savoir que l'ancien gouvernement gènois, afin de contenir les habitants de la ville, de tout temps assez disposés à la révolte, s'était fait le marchand de blé et le boulanger de la cité. Les pains nécessaires à la population étaient confectionnés dans un immense et unique établissement garni de canons et gardé par des troupes, de sorte que lorsque le Doge ou



— *Maintenant nous voici comme des rats enfermés dans une nasse (p. 13).*

le Sénat voulait prévenir ou punir une sédition, ils fermaient les fours de l'Etat et le peuple souffrait de la famine.

Le premier soin de Masséna fut de mettre la main sur les greniers et les fours en question. Les premiers étaient presque vides, une grosse quantité de la farine destinée à la panification, ayant servi, faute de plâtre, à fabriquer les confettis du carnaval, selon la mode italienne (1). Quant au riz, aux légumes secs, tout ce qui existait avait été acheté dès l'approche des Autrichiens par les familles riches de la ville, à des prix fabuleux. Les troupes furent donc, dès le début de l'investissement, rationnées avec une extrême rigueur. Chaque homme devait recevoir chaque jour un quart de

(1) Les confettis que l'on se jette au visage sur la Riviera sont, en effet, de petits disques de plâtre enduits de différentes couleurs.

livre de viande quelconque et un quart de livre de ce qu'on appelait du pain, affreux mélange composé de farines avariées, de son, d'amidon, de poudre à priser, d'avoine, de graine de lin, de noix rances et autres substances de mauvaise qualité, auxquelles on donnait un peu de goût en y mêlant quelques parties de cacao. Chaque pain était soutenu sur des petits morceaux de bois, sans quoi il serait tombé en poudre!

A côté de cela, on ne manquait ni d'huile ni de vin ni de sel. Mais le fourrage pour les chevaux fit défaut dès le début du siège. On eut beau faucher l'herbe sur les remparts, cette herbe fut bien vite réclamée par les habitants pauvres qui, n'ayant pu s'acheter des provisions, la mirent à cuire dans de l'eau et en firent leur unique nourriture pendant les deux mois que dura l'horrible isolement de la ville. Au milieu d'une telle population déjà affamée avant que d'être complètement isolée du monde, le général en chef Masséna fit preuve de la plus grande impassibilité. Afin d'éviter les émeutes, tout de suite il ordonna aux troupes de faire feu sur toute réunion d'habitants qui compterait plus de quatre hommes.

Dès lors, les Gênois se trouvèrent dans l'impossibilité de se révolter, du moins en masses, et le valeureux gouverneur put organiser la résistance.

CHAPITRE V

PREMIERS JOURS DU SIÈGE

La joie de Gaspard en voyant revenir au Palais Dyonis, peu de jours après son départ, le colonel Fabre, suivi du maréchal des logis Marcos, n'avait pas été assombrie par les mauvaises nouvelles qu'apportait l'officier. On les connaît. L'armée coupée en deux, la plus grosse partie rejetée dans Gènes, l'autre sur le Var, au delà duquel on chercherait un refuge, on établirait une nouvelle ligne de résistance contre l'invasion possible des vainqueurs.

— Vois-tu, Frisquet, entama le poilu, une fois débarrassé de son équipement, et du soin de sa monture, pour une fois, ça a été mal pour la cavalerie légère.

« Maintenant, nous voici comme des rats enfermés dans une nasse. M'est avis que si le général s'est casé dans la tête de résister, nous en avons pour jusqu'à la Noël. On aura le temps de tirer à l'épée ensemble pour la frime.

— Alors, tant mieux! s'écria le petit bonhomme.

— Ou tant pis, grogna Marcos, en hochant la tête. Le bonheur des uns ne fait pas celui des autres. On dit que ces diables de Gênois ont fait main basse sur tout ce qu'il y avait de mangeable. Je crois qu'il faudra serrer notre ceinture chaque jour d'un cran ou deux.

— Bah! vous croyez, Chalosis?

— Oh! je sais bien que ce régime n'est pas pour te déplaire, moncheuron; un jockey ne doit pas engraisser. Mais les chevaux, as-tu pensé à ce qui va leur arriver quand il n'y aura plus ni avoine, ni fourrage, ni paille?

— Les pauvres bêtes, soupira Gaspard, soudain ému.

— Il faudra se résoudre à les abattre. Si encore ce diable de Masséna ne décrète pas qu'ils seront mangés les uns après les autres.

Cette fois, le gamin n'eut même plus la force de se récrier. Il sonda le

visage de son grand camarade, vit qu'il ne plaisantait pas le moins du monde et deux grosses larmes filtrèrent de ses yeux qu'il sécha cependant pour se précipiter vers les écuries où ses chers coursiers réparaient la fatigue des durs combats qu'ils avaient dû soutenir.

On ne revit plus Gaspard pendant vingt-quatre heures. Quand enfin, il se décida à quitter le poste qu'il s'était choisi, auprès des chevaux, pour regagner les appartements de l'hôtel, Fabre le croisa dans la cour.

— Tiens, le voilà ! fit-il en retenant le jeune homme par le bras, où étais-tu donc ? Je t'attendais hier soir pour le dîner. Marcos m'a dit que tu étais allé « cuver ton chagrin » auprès de Marmouset. Je pense que tu as mangé cependant ?

Gaspard rougit, pâlit, balbutia quelques mots sans suite.

— Oh ! oh ! fit le colonel sur un ton sévère, tandis que tonnaient au loin les salves des obusiers ennemis. Oh ! oh ! mon garçon, te serais-tu caché parce que tu avais peur ?

— En cela vous vous trompez, mon colonel, répliqua Gaspard, avec un frémissement de révolte. Non, j'ai voulu tenir compagnie à mes chevaux, parce qu'il paraît que le général a décidé de les faire tuer pour les manger. Eh ! bien, ça, je ne le supporterai pas... non, je je...

Gaspard ne peut achever. Les mots s'étranglèrent dans sa gorge, il fit brusquement un demi-tour sur lui-même et s'enfuit pour ne pas montrer à son maître la rougeur de son visage et la buée qui, à nouveau, avait noyé ses yeux sombres.

Songeur, le colonel Fabre regagna à pas lents ses appartements.

Il revenait de chez Masséna et ce qu'il y avait entendu ne faisait que confirmer les assertions toutes gratuites du jockey.

— Gènes, Messieurs, avait dit le général en chef, n'est pas une place qu'il faut défendre, c'est la clé de la prochaine campagne que va ouvrir incessamment le Premier Consul.

« Les destinées même de la France reposent sur la ville que j'ai mission de sauvegarder. Il faut que nous attirions et retenions les principales forces autrichiennes tant que Bonaparte n'aura pas mis la dernière main à l'organisation de l'armée qu'il masse entre Dijon, Lyon et Grenoble. Avant de m'enfermer dans Gènes, j'ai reçu un courrier de Paris. Dussions-nous mourir jusqu'au dernier, il est indispensable que les Autrichiens aient assez de fil à retordre avec nous pour ne pas avoir l'envie de regarder ce qui se passe derrière eux. Je suis disposé à tous les sacrifices.

Et pour commencer, le général en chef, après avoir fait un tableau assez sinistre de l'état de la ville et de son approvisionnement, ordonna de réquisitionner tout ce qui pouvait être mangé, avec défense absolue de vendre quoi que ce soit à la population, même les chats et les chiens qui furent englobés dans la catégorie des animaux comestibles.

— Le siège sera long, ajouta Masséna, car je ne crois pas qu'il nous sera facile de triompher en effectuant une ou plusieurs sorties. Bientôt la viande manquera, nous commencerons donc par distribuer celle des bêtes de trait et celle des montures de la troupe en mauvais état. Plus tard, s'il le faut, les chevaux des officiers seront sacrifiés. Mon chef d'état-major, le général Oudinot signera des bons d'après la valeur des animaux réquisitionnés, ils seront remboursés par le Trésor, à la fin de la campagne...

On voit que le colonel Fabre, homme au grand cœur avait bien lieu de plaindre son jockey.

— Pauvre petit ! J'aurais dû le laisser chez son maquignon, soupira-t-il, assis quelques instants plus tard devant sa table. Ah ! la guerre est une horrible chose. Quand encore on ne fait que se battre, homme contre homme, à moyens égaux ! Mais subir les différents supplices qui nous guet-

lent... je ne puis demander à cet enfant pareille abnégation. Si je trouve un moyen de le faire sortir de cette enceinte maudite, par tous les diables, j'en profiterai, pour ma tranquillité d'abord et pour sa sauvegarde.

A quelques jours de là, Fabre qui n'avait pu trouver encore le moyen de faire sortir Gaspard de la ville assiégée, s'émut de l'ampleur que prenait soudain le bombardement.

C'était d'abord le tonnerre des obusiers de la flotte; mais, aux détonations venues de la mer s'ajoutaient celles de plusieurs batteries qui devaient tirer au nord de la ville à toutes volées.

— Curieux! On dirait que le canon des Autrichiens tape de plus en plus dur, remarqua l'officier. Auraient-ils l'intention de donner l'assaut?

La réponse à cette question ne devait pas tarder à venir. Un officier entra au grand galop dans la cour et fit stopper son cheval, dans un mouvement plein d'adresse, à trois pas du colonel, sorti sur le pas de la porte.

— Ah! c'est vous, Marbot! s'écria Fabre. Comment va votre père?

Le jeune lieutenant secoua la tête avec mélancolie :

— Mal, mon colonel! On redoute des complications. Sa blessure ne se referme pas.

— Pristi, la gangrène?

— Et peut-être le typhus! ajouta le fils du blessé à voix basse, de façon à n'être entendu de personne, tant ce mal redouté pouvait causer de terreur panique.

Fabre cependant avait retiré des mains de l'envoyé un pli qui lui était évidemment destiné. Il en fit sauter le cachet.

— Oh! oh! il va vite Masséna, gronda-t-il avec cette franchise toute militaire qui ne s'embarrassait pas de formules. Une sortie... et avec mes housards!... Pourquoi pas musique en tête et au pas de parade?

Marbot esquissa un demi-sourire et donna au colonel les explications que l'ordre écrit ne renfermait pas.

— Le général en chef veut faire croire à l'ennemi que la garnison est à la fois nombreuse et amplement ravitaillée. En faisant sortir ce qui nous reste de cavalerie après naturellement un sérieux déblayage du terrain par l'infanterie, les Autrichiens seront bien obligés de croire que nous n'avons pas encore mangé nos chevaux.

— Et même que nous pouvons nous offrir la fantaisie de les faire tuer pour rien, acheva le colonel avec un haussement d'épaules furibond. Enfin, merci, lieutenant, je vais faire réunir mes hommes et dans une heure je serai au lieu indiqué.

— Je serai des vôtres, mon colonel, fit Marbot en portant la main à la visière.

— Alors, à tout à l'heure!

La monture de l'aide de camp effectua un bond magnifique sous l'action de son hardi cavalier et en quelques secondes, elle eut franchi le portail.

L'instant d'après la sonnerie du rappel se faisait entendre. Gaspard accourut avec Marcos, on sella les chevaux des officiers, le poilu sortit pour rassembler les escadrons.

★★

Bien qu'on ne fût qu'au cinquième jour de siège, les progrès des assiégeants étaient déjà considérables. On sentait en eux la volonté d'en finir très vite avec la résistance de Masséna, que dans les rangs ennemis on ne croyait pas capable de soutenir un long investissement. N'était-il pas avéré que la ville manquait de tout, et aussi que les troupes françaises peu nombreuses, étaient à la merci d'une révolte.

D'un côté, le blocus par mer tenu par trente-deux voiles anglaises, soixante mille soldats d'Autriche bien pourvus de canons et d'obusiers, cent vingt mille habitants prêts à tomber sur la garnison au premier succès de l'extérieur, et de l'autre seize à dix-huit mille hommes mal équipés, la décision ne pouvait faire aucun doute. Pour l'honneur des coalisés, il importait de l'obtenir à bref délai, sous peine de sombrer dans le ridicule.

C'est dans cet esprit que le général Ott, commandant de l'armée autrichienne, avait poussé vigoureusement l'offensive, attaquant de toutes parts de l'est à l'ouest, cependant que les navires anglais, sous les ordres de l'amiral Keith, joignaient leurs salves à celles des batteries de terre.

Masséna fit front avec le plus grand sang-froid. Et pour obtenir le maximum de ses troupes, il n'hésita point à montrer une extrême rigueur, exigeant une obéissance aveugle, l'accomplissement absolu de ses ordres.

Tout officier qui ne se serait pas plié à cette formidable discipline, devait être destitué, en vertu des pouvoirs que les lois d'alors conféraient aux généraux en chef.

Un terrible exemple vint bientôt illustrer cette froide et impitoyable résolution du gouverneur de Gènes.

Au cours d'une des premières sorties poussées à dix lieues des remparts, la brigade, commandée par le colonel Sacleux, très brave officier, ne s'étant pas trouvée à l'heure convenue dans une vallée dont elle devait fermer le passage aux Autrichiens, ceux-ci s'échappèrent et, Masséna, furieux de voir manquer le résultat de ses combinaisons, destitua le pauvre colonel Sacleux, dans un ordre du jour. Sacleux avait bien pu ne pas comprendre ce qu'on avait attendu de lui, mais il était d'un courage à toute épreuve. Certainement, il se serait, dans son désespoir, fait sauter la cervelle, s'il n'avait eu à cœur de rétablir son honneur. Il prit un fusil et se plaça dans les rangs de ses anciens régiments, comme *simple soldat*.

Après la reddition de la place, le Premier Consul fit rendre à ce brave ses galons, à la demande de Masséna lui-même, que Sacleux avait forcé, par sa valeur, à revenir sur son compte.

CHAPITRE VI

GASPARD SE DISTINGUE

Le colonel Fabre, en dépit de sa mauvaise humeur — sentiment qui devait faire baptiser du nom de grognard les meilleurs soldats de l'Empire — avait rassemblé environ quatre cents hussards près d'une poterne, selon les ordres du général Masséna. Près de lui, en attendant l'ordre de se mettre en marche, se tenaient le lieutenant Marbot, le maréchal des logis Marcos, les estafettes.

Rendus nerveux par le bombardement intense et le bruit de la fusillade qui sévissait de l'autre côté des remparts, à quelques centaines de mètres, les chevaux piaffaient, hennissaient. Mais nul n'aurait pris sur lui de franchir les fortifications avant l'heure arrêtée par le général en chef. Et bien que deux boulets fussent tombés sur ces hommes tenus à l'immobilité par ordre supérieur, aucun d'eux ne manifesta son impatience, si ce n'est par quelques jurons, lancés à l'adresse des « habits blancs ».

Le point qu'il s'agissait d'attaquer était le Monte-Corona, sorte de pla-

teau situé à une lieue environ des remparts et surmonté d'un fort dont le feu était des plus meurtriers.

Le général Soult, bras droit de Masséna, et arrivé juste pour se faire enfermer dans la ville avec son supérieur, avait été chargé de mener l'attaque. Gravissant, à la tête de ses hommes, les pentes du plateau, soudain il s'affaissa, atteint d'une balle qui lui avait brisé le genou. Cette blessure ralentit l'élan des nôtres, et les ennemis en profitèrent pour se précipiter à la rencontre des assaillants, en dévalant du haut de la colline. Infiniment plus nombreux, ils tombèrent comme une avalanche. Il fallut battre en retraite. Les soldats, faisant alors un brancard de leurs fusils au général Soult, essayèrent de l'emmener, mais les douleurs ressenties par le valeureux chef étaient intolérables. Il ordonna qu'on le déposât au pied d'un arbre où son frère et un de ses aides de camp demeurèrent seuls auprès de lui pour le préserver de la fureur des premiers ennemis qui arrivaient.

Heureusement, il se trouva parmi ceux-ci des officiers qui eurent beaucoup d'égards pour l'illustre prisonnier.

La capture de Soult ayant exalté l'ardeur des Autrichiens, ils poussèrent vigoureusement les Français jusqu'au mur d'enceinte qu'ils se préparèrent à attaquer. La nouvelle parvint à Fabre.

— On ne peut rester là à attendre l'entrée de ces gens dans la ville, gronda le colonel.

— Le général en chef nous a prescrit de ne pas bouger, *quoi qu'il arrive*, objecta le lieutenant Marbot.

— C'est entendu, mais sargeu, nous allons être pris comme des rats dans un piège, s'ils franchissent les talus.

L'aide de camp, indécis, tira sa montre

— Mon colonel, le général Masséna a fixé...

— Eh! je ne le sais que trop, mais il n'avait pas prévu que notre infanterie serait ramenée de cette manière.

Au plus fort de cette discussion, du ciel, qui s'était encombré de nuages sombres, un éclair jaillit et une formidable averse tomba pour bientôt devenir torrentielle. Au pied des remparts, les Autrichiens s'arrêtèrent; la plupart d'entre eux cherchant un abri dans les cassines et sous les arbres. De ce fait, la fusillade ralentit, la lutte cessa peu à peu.

C'est alors que Masséna, dont le principal mérite consistait à mettre à profit toutes les circonstances imprévues de la guerre, se montra sur la place où les escadrons de Fabre vicièrent sous l'averse.

— Suivez-moi, ordonna-t-il. En avant!

Et sortant son épee, il fit ouvrir largement les portes qui donnaient sur la contrescarpe et les glacis où les troupes débandées de Soult essayaient de se reformer.

A la voix du grand chef, le courage des fantassins se ranime. La vue des cavaliers leur infuse une volonté nouvelle. Des renforts tirés de la ville et amenés rapidement les enlèvent à nouveau. Ils croisent la baïonnette, mais sans se soucier de la pluie, flanqués par les hussards et quelques pelotons de grenadiers montés, foncent en démons sur les Autrichiens.

L'ennemi, vainqueur jusque-là, n'opposa qu'une faible résistance. Fabre, pour être plus à son aise avait rejeté son manteau et déboutonné sa tunique. Son terrible sabre tournait dans l'air. A sa droite, Marcos ne présentait pas une moins redoutable figure.

Ce fut une ruée fulgurante qui décida de l'issue de la lutte.

Les adversaires poursuivis bien au delà de leurs lignes furent coupés et un corps de trois mille hommes se trouva dans l'obligation de mettre bas les armes. Lorsque la victoire fut définitivement acquise, Fabre rassembla

ses cavaliers qui n'avaient que peu souffert. Il les fit aligner, les passa rapidement en revue, non sans adresser à chacun une bonne parole, un compliment ou un sourire de satisfaction. Et il allait donner l'ordre de revenir sur Gènes lorsque Marcos, envoyé quelques minutes auparavant en éclaireur du côté de la ville, apparut, traînant à sa remorque un étrange cavalier, dont la petite stature, le costume bizarre et l'attitude embarrassée captivèrent l'attention de tous. Le prisonnier de Marcos tenait en travers de sa selle un étendard. D'une main il dirigeait sa monture, à l'autre pendait une latte retenue au poignet par la dragonne.

Lorsque la distance fut assez réduite pour permettre d'identifier le personnage, Fabre poussa une exclamation de surprise :

— Gaspard ! mon jockey ! Que veut dire ?

C'était, en effet, le gamin. Sa tête disparaissait plus qu'à demi sous un énorme shako, il portait sur sa veste un baudrier, et le cheval qu'il montait n'était autre qu'un des mecklembourgeois du colonel. Celui-ci pinça les lèvres, se tourna vers l'aide de camp Marbot :

— J'ai bien envie de lui tirer les oreilles à ce galopin ! Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

— Hum ! mon colonel, je crois qu'il aurait droit plutôt à une récompense. Il a pris un drapeau à l'ennemi. Voyez donc.

C'était exact. Sous les rayons du soleil revenu, on pouvait voir l'aigle à deux têtes des Habsbourg resplendir au sommet de la hampe passée dans les harnais de Gaspard.

Le colonel ne put maîtriser son admiration émue.

— Prodigious ! murmura-t-il.

Et comme Marcos s'immobilisait à dix pas avec son compagnon, plus mal à l'aise que s'il avait comparu devant Masséna en personne :

— Mes compliments, Gaspard ! lança la rude voix de l'officier. C'est de la sorte que tu risques mes chevaux et gardes mon quartier général ?

— Mon co... mon colonel, balbutia le gamin... je... je n'ai pas pu résister. Vous m'aviez dit un jour que j'avais peur. Depuis ce moment-là... je ne pouvais plus dormir tant cela me tracassait... alors...

— C'est bon, nous reparlerons de cela au retour. Mets-toi dans le rang !

La figure du jockey se montra resplendissante et ancieuse à la fois.

— Dans le rang ? Moi ? fit-il.

— Veux-tu donc que je te le répète. En voilà un cadet ! Tu ne voudrais cependant pas que, porteur d'un drapeau autrichien, on te fasse marcher avec les fourgons et les éclopés !

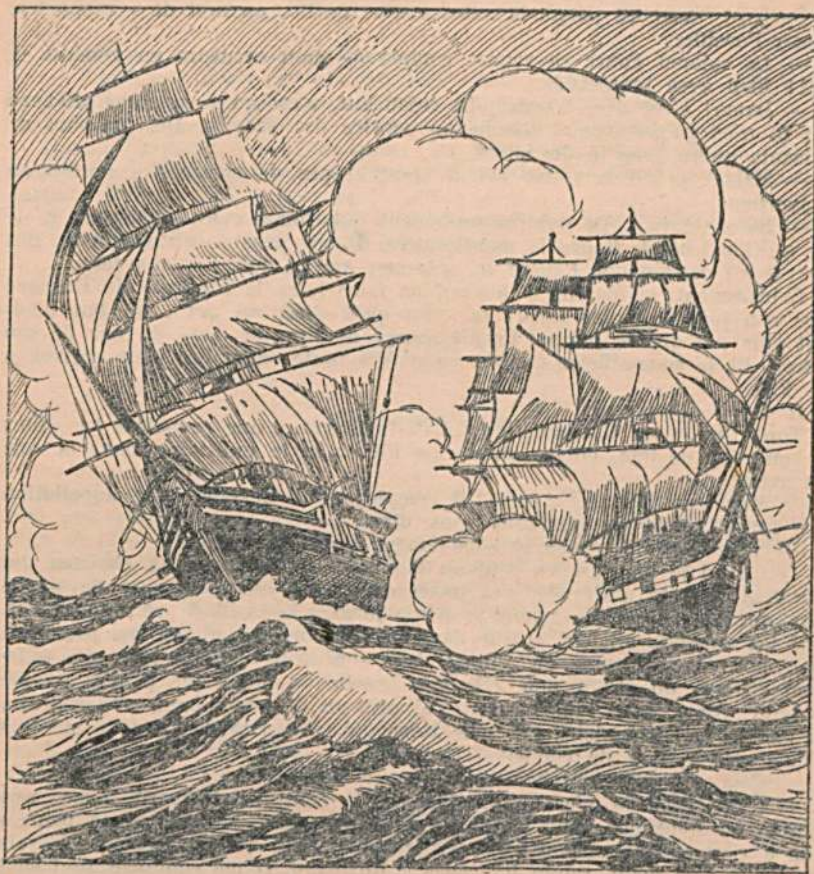
C'est ainsi que les Gênois purent voir défiler dans leur bonne ville le régiment des housards, fier d'avoir dans ses rangs un gosse sans uniforme, monté sur un cheval de forte taille qui le faisait paraître encore plus petit, mais un gosse qui tenait entre ses doigts crispés un étendard conquis de haute lutte sur les assaillants.



Marcos eut beaucoup de mal à obtenir de son ami Gaspard le récit détaillé de son exploit.

On avait réintégré l'hôtel Dyonis. Fabre s'était enfermé dans son cabinet avec ses officiers ; là-haut dans le ciel les boulets et les bombes traçaient leur route rougonnante. Gaspard, après un coup d'œil sur Marmouset et sur Roxeland, l'animal qui l'avait porté sur le champ de bataille, était rentré dans la grande salle où Marcos l'attendait.

— Je ne t'ai pourtant pas encore enseigné comme je l'aurais voulu, le maniement de l'épée, Frisquet, fit le poilu dès que son élève l'eût rejoint.



Une nuit que le bombardement effectué par les navires devint si formidable que le ciel parut s'enflammer (p. 21).

On n'a jamais eu deux heures de tranquillité dans cette diablesse de ville. Quand ce ne sont pas les Autrichiens, ce sont les Anglais qui s'énervent, et je ne parle pas des habitants qui nous joueront un tour de leur façon avant peu...

— Oh! pour ça, je partage votre opinion, Chalosis, s'empressa de répondre Gaspard, avec l'espérance de détourner la conversation.

— Ouais, il est possible que tu aies des indications sur ce qui se passe en ville, petit, mais nous en causerons demain. Ce que je voudrais savoir, par exemple, c'est comment tu as pu nous rejoindre au Monte-Corona et surtout de quelle façon tu t'y es pris pour t'emparer d'un drapeau!

« Le colonel, dans le fond, est assez mécontent. Il n'aime pas qu'on lui désobéisse, le colonel. Je suis sûr qu'il est en train de se creuser la tête pour écrire le rapport concernant ton haut fait.

Gaspard, demeuré jusque-là assez maître de lui, au mot de « rapport », dressa l'oreille.

— Le colonel Fabre va rendre compte de mon aventure au général en chef ? fit-il avec inquiétude.

— Dame ! c'est dans l'ordre. Le chiendent, c'est qu'il va écrire d'abord que tu n'es qu'un gamin attaché au service des écuries. Or, Masséna ne plaisante guère avec la discipline.

— Mais... je ne suis pas soldat. Je n'ai pas de comptes à rendre au Gouverneur.

— Sans doute... Tu oublies seulement que ton service t'obligeait à ne pas quitter l'hôtel. Fabre le mentionnera. Il n'a jamais su dissimuler. Dès lors, il est certain que l'autre va ordonner que tu sois mis aux fers.

Evidemment, si Marcos s'efforçait de faire luire la conduite de Gaspard sous son jour le moins favorable, c'est qu'il avait un but... un but d'autant plus net que le colonel l'avait chargé de tirer les vers du nez de son jockey. Et le sous-officier mettait en œuvre toute sa malice pour arriver à ses fins.

Il devait y parvenir.

Tout d'un coup, Gaspard, inquiet de la tournure que prenaient les suites de son coup de tête, entra, comme on dit en style judiciaire, dans la voie des aveux.

— Monsieur Marcos, s'écria-t-il, employant à dessein cette appellation plus respectueuse, je vais tout vous dire.

— Nous y voilà, pensa le sous-officier avec satisfaction.

— Quand je me suis vu seul au Palais, tout seul avec les chevaux qui n'avaient pas été emmenés, j'ai pensé qu'il était aussi de mon devoir de faire quelque chose. Le canon grondait ferme, la fusillade se rapprochait. « Si les ennemis allaient entrer dans la ville, me dis-je, on me prendrait dans mon écurie comme un animal dans son trou ». Cette idée m'a tellement effrayé, ou plutôt non, elle m'a révolté au point que je n'ai pu me contenir. Alors, sans plus hésiter, j'ai pris un de vos sabres, une coiffure, un pistolet qui traînaient, j'ai sellé Roxeland, et, au triple galop je me suis dirigé vers le lieu du combat.

— Cela s'appelle marcher au canon, Frisquet !

— C'est beau et c'est effroyable aussi, continua Gaspard avec une flamme au fond des yeux. Je vous jure, monsieur Marcos, je ne pensais plus à rien en me mêlant aux derniers housards qui chargeaient. J'avais mis l'épée à la main, rendu les rênes à Roxeland. Il me conduisit tout seul au milieu d'un groupe d'Antrichiens. Alors, toujours sans me rendre compte, j'ai pointé, j'ai taillé...

— Selon mes préceptes ! Une, deux... parez ! Une, deux !... Le bras tendu, le bras souple, s'écria malgré lui le sous-officier emporté par le récit de l'enfant.

— Et sur les baïonnettes, le moulinet, corps en avant... oui, Chalosis... une balle m'a coupé la jugulaire de mon shako ! mais ça n'a rien fait. Il était trop grand, mon shako. Je l'ai renforcé toutefois sur mes yeux pour que le vent ne me l'enlève pas... Je n'ai plus vu clair, mais tant pis...

— Bravo ! alors, alors ???

— Alors, fit en riant Gaspard, une autre balle me l'a relevé en frappant juste sur l'écusson de métal. Et j'ai revu l'ennemi qui battait en retraite.

— Tu l'avais mis en fuite tout seul, dans ton coin ?...

— Non, les voltigeurs de la II^e demi-brigade s'avançaient derrière moi... C'est à ce moment que le porte drapeau des ennemis a buté sur

un caillou... J'ai bondi, je lui ai arraché son emblème. Il s'est retourné, son pistolet en avant, mais je ne lui ai pas laissé le temps d'en faire usage.

— Un revers de prime, Frisquet?

— Non, un direct, pointé septime... en plein flanc!... Il est tombé et l'étendard m'est resté dans la main gauche... C'est tout!

Un long silence suivit ces paroles si simples, si émouvantes.

Quand Gaspard, qui avait baissé les yeux avec une modestie sincère, augmentée de la crainte des reproches annoncés, releva ses paupières, Barnabé Marcos n'était plus là.

A pas feutrés, il avait quitté la pièce pour se rendre chez le colonel et lui faire part de ce qu'il venait d'apprendre.

CHAPITRE VII

SUR LE FRONT DE MER

Les jours et les nuits se succédaient sans apporter d'amélioration au sort des assiégés. Tout au contraire, la situation des habitants devenait de plus en plus pénible. Celle de la garnison pouvait être qualifiée de critique.

Autrichiens et Anglais se relayaient pour la tenir constamment sous les armes de la façon suivante : les premiers attaquaient dès l'aurore, combattaient toute la journée et allaient se reposer, la nuit, pendant que la flotte de lord Keith venait bombarder la ville et tâchait de s'emparer du port à la faveur de l'obscurité. Cette tactique obligeait les soldats assiégés à une surveillance de tous les instants et les empêchait de prendre le moindre repos.

Une nuit que le bombardement effectué par les navires devint si formidable que tout le ciel garni de nuages parut s'enflammer, Gaspard comprit alors ce que la flotte aux mille canons avait de comparable à un volcan.

Et cet effet devint encore plus grandiose et plus étonnant lorsque les veilleurs qui guettaient sur la plage le débarquement possible des marins anglais durent allumer cette nuit-là sur plusieurs lieues de long des feux de bengale multicolores.

La précaution n'était pas inutile. En effet, on put bientôt voir de nombreuses embarcations qui, s'étant détachées des navires de guerre, s'avançaient, chargées de troupes vers les môles du port. Masséna, mis au courant, monta sur-le-champ à cheval avec son état-major dont faisait partie le colonel Fabre. Un escadron de hussards suivait les officiers.

Il y avait environ cent cinquante de ces hommes d'élite.

Arrivés sur une petite place nommée Campetto, le général en chef s'arrêta pour parler à un de ses aides de camp qui revenait du port, et, comme chacun se pressait autour de lui, un cri se fit entendre :

— Gare la bombe!

Tous les yeux se portèrent en l'air et l'on vit un énorme globe rougeoyant qui, achevant de décrire sa courbe, allait inmanquablement tomber sur le groupe d'hommes et de chevaux resserrés dans un très petit espace.

Masséna, instantanément, comprit le danger. Il était à proximité d'un hôtel dont la porte était surmontée d'un énorme balcon de marbre.

Le temps de donner un ordre, il ne l'avait pas. Son exemple seul pouvait entraîner les autres à se garer. Il poussa son cheval sous le balcon, ses officiers l'imitèrent instinctivement, mais... ce fut précisément sur le balcon que s'abattit l'engin meurtrier.

Il le réduisit en morceaux, puis, rebondissant sur le pavé, il éclata avec un bruit affreux au milieu de la place qu'il éclaira l'espace d'un éclair de ses lugubres flammes, auxquelles succéda la plus complète obscurité.

On s'attendait à de grandes pertes : le plus profond silence régnait. Il fut interrompu par la voix vibrante de Masséna qui demandait si quelqu'un était blessé... Personne ne répondit, car par un hasard vraiment miraculeux, pas un des nombreux éclats de la bombe n'avait frappé les hommes ni les chevaux agglomérés sur la minuscule placette.

Quant à ceux qui s'étaient réfugiés sous le balcon, ils étaient couverts de poussières, de gravats et de fragments de colonnes, mais sans grand dommage.

Un si heureux résultat eut pour effet d'animer d'un enthousiasme inouï les cavaliers de la suite du général en chef. D'autre part, les Anglais, à la vue des troupes qui les attendaient sur le port et le long de la plage, se contentèrent de répondre par une ou deux décharges aux salves qui les accueillaient, puis ils rebroussèrent chemin.

Mais, deux jours plus tard, ce fut en plein midi, avec leur flotte entièrement pavoisée qu'ils tentèrent de s'approcher de la côte, en couvrant les ouvrages de la défense de projectiles. La batterie qui avait le plus d'avantage pour répondre à ce feu était placée sur un gros bastion qui s'avancait dans la mer. Cette sorte de môle avait la forme d'une tour et s'appelait la « Lanterne ».

Masséna donna l'ordre à un de ses officiers d'ordonnance de porter au commandant de cette batterie l'ordre de réunir tous ses feux sur un brick ennemi qui était venu insolemment jeter l'ancre à peu de distance de la « Lanterne ».

Nos artilleurs tirèrent avec tant de justesse qu'une bombe de cinq cents tomba sur le brick anglais et le perça depuis le pont jusqu'à la quille. En quelques minutes, on le vit s'enfoncer puis disparaître au sein des flots.

Ce haut fait eut le don d'exaspérer l'amiral Keith. Il fit avancer immédiatement toutes ses bombardes contre la « Lanterne », sur laquelle elles ouvrirent un feu d'une violence extrême.

L'officier que Masséna avait envoyé au bastion était le lieutenant de Marbot, que nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer au cours de ce récit.

Brave jusqu'à la témérité, ce jeune homme, une fois sa mission remplie, aurait dû rejoindre le quartier général, mais le spectacle auquel il assistait le retint sur la plate-forme de la batterie.

Cette plate-forme, garnie de larges dalles, était de dimensions restreintes. Douze bouches à feu s'y trouvaient abritées par la muraille, au travers de laquelle elles tiraient par des embrasures.

Bien qu'il soit très difficile à un navire en mer de lancer des bombes avec justesse sur un but présentant une surface aussi réduite que la terrasse d'une tour, les Anglais en firent tomber cependant un assez grand nombre sur la « Lanterne ». Au moment où elles arrivaient, les artilleurs s'abritaient derrière et sous les grosses pièces de bois formant les affûts. Marbot les imitait, mais ces asiles n'étaient pas sûrs, parce que la plate-forme présentait une grande résistance aux bombes qui, ne pouvant s'enfoncer, roulaient en tous sens sur les dalles, sans qu'on pût prévoir la direction qu'elles prendraient, et lors de l'éclatement, il était rare que deux



Gaspard, qui ne cessait de le veiller avec la plus grande attention, vit pour ainsi dire l'ombre de la mort s'étendre sur les traits du blessé (p. 26).

ou trois artilleurs ne fussent pas atteints malgré le soin qu'ils avaient mis à s'abriter.

Marbot, néanmoins, ne se décidait pas à partir.

A ses côtés, un servant venait d'être grièvement blessé.

Peu après, une grosse poutre d'affût se rompit en deux, tranchée par un éclat, juste au moment où il allait s'en servir pour se mettre à couvert.

Le colonel Mouton, commandant de la batterie, et qui devint plus tard maréchal, comte de Lobau, voyant le jeune téméraire s'entêter, s'approcha de lui, et, sans tenir compte des bombes qui continuaient à pleuvoir, le prenant par le bras, lui dit :

— Apprenez, jeune homme, qu'à la guerre, c'est une folie de s'exposer à des dangers inutiles. Je suis près de vous et je risque ma vie, me direz-vous, sans nécessité. Eh bien, non ! Je veux que vous quittiez cette plateforme, où vous n'avez plus rien à faire. Mon but est donc de vous aider à sortir d'un mauvais pas que vous ne voulez point voir... Serez-vous plus avancé lorsque vous vous aurez fait broyer une jambe, sans aucun avantage pour votre pays... Allons, suivez-moi, lieutenant !

Marbot, quelques instants plus tard, raconta cet incident au colonel Fabre, devant Gaspard.

Il avait dix-sept ans à cette époque, c'est-à-dire, deux ans de plus que notre jockey, le courageux lieutenant. Aussi l'impression causée par ce récit dans le cœur du petit gamin de Paris fut-elle profonde. Il n'avait encore été ni félicité ni puni de son exploit du Monte-Corona. Mais l'attitude affectueuse du colonel à son égard et surtout le soin que mettait Marcos à lui enseigner l'escrime, la théorie du combat à cheval, le maniement du fusil et du pistolet lui démontraient jusqu'à l'évidence le désir qu'on avait de le mettre bientôt en état de servir dans les housards.

— Ce sera ma récompense, se disait-il souvent.

Et ce jour-là, plus convaincu que jamais de l'avenir qu'on lui préparait, il murmura, en regagnant l'écurie :

— Je saurai me montrer digne de mes vaillants chefs, oh oui ! Je veux me montrer leur égal !

CHAPITRE VIII

UNE BALLE PERDUE

La prolongation du siège rendait extrêmement difficiles la garde et l'entretien des prisonniers faits au cours des sorties victorieuses.

Le colonel Fabre, dont les cavaliers avaient dû être privés de leur monture progressivement, les malheureuses bêtes ayant été livrées à la Loucherie, fut chargé de la surveillance des captifs.

Il se trouva bientôt en face d'un contingent de huit mille hommes, et dans l'impossibilité absolue de les nourrir.

Déjà, les rations des habitants avaient été diminuées des trois quarts et celles des défenseurs, de moitié. On mangeait du rat, du chien, de la morue avariée, des biscuits moisies, de l'herbe cuite, comme nous l'avons déjà indiqué.

Masséna dut prendre une résolution nouvelle à l'égard des bouches inutiles.

— Colonel, dit-il au maître du petit jockey, les circonstances nous imposent des sacrifices toujours plus grands et plus pénibles. J'avais pensé à renvoyer les prisonniers sous condition de ne plus servir contre nous pendant six mois. Les officiers tiendraient leur serment, j'en suis sûr, mais, attendu que je ne puis exiger de chaque homme de troupe un serment individuel, lors de leur retour au camp autrichien, leurs chefs n'auraient aucune peine à les enrégimenter à nouveau, en leur disant que, n'ayant rien promis, ils ne sont tenus à rien...

— Le cas s'est déjà produit, en effet, murmura Fabre en secouant la tête.

— Aussi, me trouvé-je dans la pénible obligation de garder ces malheureux. La France traverse une période critique. Il nous faut donner au monde et surtout à l'ennemi le sentiment de notre force : Gènes est un pivot autour duquel l'armée autrichienne doit, coûte que coûte, être retenue. On nous croit à bout de vivres, de munitions, de force et d'espérance. Mais il ne m'appartient pas de le faire savoir. Nous souffrirons dix, vingt fois plus que nous ne l'avons fait jusqu'à présent, et nous conserverons nos prisonniers.

« Pour éviter l'emploi de gros effectifs à leur surveillance, ils seront

installés sur des vaisseaux rasés au milieu du port, et on braquera sur eux une partie des canons du môle. D'autre part, un parlementaire sera envoyé au général Ott pour l'aviser que je me crois tenu de donner aux prisonniers la moitié de la ration du soldat français.

— Général, ne put s'empêcher de s'écrier Fabre, ils ne tiendront pas, ils vont mourir comme des mouches.

— En suis-je responsable ? fit Masséna avec tristesse.

Et, après un court débat avec lui-même :

— ... Oui, il n'est pas permis à tout le monde de vivre comme nous le faisons, nous autres... L'homme qui a la liberté et un devoir sacré à remplir peut supporter des privations extrêmes... Fabre, vous ferez dire au général Ott par le parlementaire que j'autorise les Autrichiens à s'entendre avec les vaisseaux anglais pour que des barques apportent chaque jour des vivres aux prisonniers des pontons, et ne les quittent qu'après les leur avoir vus manger, afin qu'on ne croie pas que ces vivres puissent servir au ravitaillement de mes propres troupes.

Frappé par cet acte de charité, le colonel ne put cacher à Masséna son émotion.

— Ce n'est pas fini, continua l'intrépide général en chef. D'autres soucis retiennent mon attention. Au point où nous en sommes, il m'appartient de prendre encore de terribles initiatives. Les officiers qui se sont fait suivre de gens de service n'auront pas le droit de prélever des rations pour la nourriture de ces gens.

— Mais, mon général, ces malheureux, comment vivront-ils ?

— On négociera leur sortie, soit par échange, soit autrement. Les valets ne peuvent être assimilés à des soldats. Je suis certain que le général Ott ne les retiendra pas prisonniers.

Force fut donc au pauvre colonel d'en passer par là.

Il prit congé du gouverneur, et tout désespéré en songeant au triste sort qui allait être celui de Gaspard, il se disposa à regagner le Palais Dyonis.

C'est alors que le destin, que l'excellent homme redoutait avec tant d'inquiétude pour son protégé, le frappa de la façon la plus tragique, la plus inattendue.

Il était passé par les remparts, du côté de la poterne Santa-Catharina, où Marcos, en véritable troupière, commandait maintenant un petit poste de guetteurs, et après un court entretien avec le Poilu, il venait de s'engager sur la plate-forme bordant le chemin de ronde, quand soudain on le vit porter la main à sa poitrine, vaciller une seconde, puis s'abattre en poussant un gémissement sourd.

Transporté aussitôt à sa demeure, le colonel Fabre reprit assez vite ses esprits. A son chevet, un étrange petit homme, au crâne poli, au teint pâle, aux manières vives, aux gestes bizarres, lui prodiguait des soins, aidé de Gaspard, dont les yeux rougis de larmes attestaient l'immense douleur.

— Ze crois que vous en récupérez, Monsieur, zézaya l'inconnu dès que le blessé eût rouvert les yeux... Ze souis le docteur Zucca... médecin de Son Altesse le duc de Parme.

— J'aurais préféré un chirurgien de l'armée, marmonna Fabre. Enfin, quand espères-tu me remettre debout, médecin du duc de Parme ?...

L'interpellé grimaça un sourire qui disait assez son embarras.

— Vous avez été touché par oune balle molle, oune balle qui n'avait plous de force, mais, coquin de hasardi elle a trouvé moyen de se glisser entre deux côtes et elle s'est arrêtée à un pouce de votre cœur.

— C'est de la chance !

— Eh non ! parce que zé n'ai pas osé l'extraire, monsieur.

— Et qui t'en empêche, médicastre du démon ?

Le docteur Zucca leva les bras au ciel.

— Qui m'en empêche ? Qui m'en empêche ? répéta-t-il non sans ouvrir des yeux plus grands que des doubles ducats... Mais ze ne veux pas vous envoyer dans l'autre monde, monsieur, bien qu'en prétende y être mieux que dans celui-ci.

Fabre, habitué à la vie des camps, dur à la douleur, difficile à soigner comme tous les vrais soldats à qui l'inaction pèse plus que tout, se souleva de sa couche, et, malgré son bandage, fit un effort pour attraper son praticien par les basques de sa redingote.

— Veux-tu donc, docteur de Satan, que je t'y envoie le premier, dans l'autre monde ! hurla-t-il. Ah ça ! crois-tu que j'aie du temps à perdre, nom d'une bobinette ! Je te prie de me soulager sur-le-champ, tu m'as compris... ou sinon !...

Le brave officier n'acheva pas. L'effort qu'il venait de faire, dans son indignation, eut pour résultat d'amener à sa bouche un afflux de sang. Il pâlit, son visage se couvrit de transpiration, son regard se révolta et, d'un coup, on le vit retomber sur son lit, cependant qu'un râle s'exhalait de sa gorge contractée.

Gaspard, qui s'était empressé, contempla avec terreur la figure douloureuse de son maître. Il étancha le sang qui s'échappait des lèvres ; puis, se tournant vers le docteur réfugié craintivement dans un angle de la pièce :

— Vous voyez à qui vous avez affaire. Ce n'est pas un homme comme les autres, fit-il, agressif.

— Oh ! ze l'ai bien compris, zeune homme. Ze peux même vous dire que s'il ne se tient pas tranquille, ze ne donnerai pas grand'chose de son existence.

Par bonheur, le chirurgien de Masséna entra, ce qui mit fin à ce singulier dialogue.

Bertoin, adressé par le général en chef au valeureux colonel, avec ordre de ne rien négliger pour le tirer d'affaire, se pencha longuement sur la plaie, la sonda, fit un nouveau pansement, puis hocha la tête avec gravité.

— Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas ? interrogea le docteur italien qui s'était approché.

— Je redoute l'hémorragie interne, la balle a perforé le poulmon... Il faudrait un miracle pour qu'une complication funeste ne se produise pas.

Hélas ! dans le cours de la soirée, l'état du colonel Fabre empira.

Gaspard, qui ne cessait pas de le veiller avec la plus grande attention, vit pour ainsi dire l'ombre de la mort s'étendre sur les traits du blessé.

La chambre, éclairée par une lampe à huile fumeuse, était emplie de coins d'ombre, ce qui rendait encore plus tragique le spectacle de cet homme qui allait mourir.

Personne autour de lui. Marcos était sur les remparts, les officiers d'ordonnance dispersés, car on avait perpétuellement besoin de tous pour le service de la défense ; quant au docteur Zucca, il avait trouvé expédient de ne plus mettre sa chétive personne à portée du terrible malade.

— Il faut pourtant que je prévienne M. Bertoin, murmura Gaspard, angoissé.

Mais il avait parlé assez haut pour être entendu de Fabre.

— Inutile, fit celui-ci. Bertoin a d'autres chats à fouetter. Ecoute, Gaspard, approche-toi, mon enfant. Je veux te confier une mission... j'ai aussi beaucoup de choses à te dire.

Le jockey obéit, mais non sans avoir essayé de faire remettre à plus tard les confidences du colonel.

— Vous serez mieux demain...

— Demain... Non, il serait trop tard, petit. La mort, vois-tu, les hommes de notre temps n'en ont pas peur. Ils l'ont vue de près depuis trop longtemps... Tiens, donne-moi un peu à boire... Là, merci... maintenant, écoute... Tu le sais, probablement, j'ai laissé ma femme en France, à Paris. C'est une créature qui ne se laissera pas abattre par la douleur, elle est vaillante, elle aime la France, elle est prête au sacrifice de me perdre... Si je te dis cela, Gaspard, c'est parce que tu es le seul être à qui je puisse me confier ici. Je t'ai, sans doute, paru sévère... Ainsi, lors de ton équipée à Monte-Corona... Eh bien, mon petit, je peux te le dire aujourd'hui... Dans le fond de moi-même, je ne t'ai pas blâmé d'avoir agi comme tu l'as fait.

— Oh! fit Gaspard, fou de joie. Oh! mon colonel! Vraiment, vous...

— Tais-toi, mes forces s'en vont plus vite que je ne pensais... Non, mon garçon, tu as agi en brave... La discipline, hélas! est exigeante. Il m'a fallu gronder... Je ne le regrette pas, mais je t'ai absous tout en te rappelant à l'ordre... Au reste, Masséna, à qui j'ai dû conter ton escapade, est de mon avis. Tu en auras la preuve... Maintenant, autre chose... Ce siège finira. Comment? je l'ignore... Mais, de toute façon, tu reverras la France. Tu te rendras à Paris... Dans le secrétaire que tu vois en face de toi, il y a un tiroir au milieu. Dès que je ne serai plus, tu ouvriras ce tiroir. Il contient une lettre et un médaillon. Tu les prendras, et, quand tu pourras rejoindre Paris, après notre victoire, car nous vaincrons, mon enfant, tu te rendras à l'adresse indiquée sur le billet et tu remettras à Mme Fabre le bijou et le pli... Tu diras... tu diras à ma bien-aimée femme, que ma dernière pensée...

— Mon colonel! mon colonel!

La voix du mourant s'était soudain affaiblie, un souffle rauque sortait par saccades de la gorge contractée en même temps qu'une mousse rougâtre...

Gaspard, affolé, courut vers la porte pour avoir du secours. Il buta contre un personnage qui entrait.

C'était le général Masséna.

Sans mot dire, le visage impassible, mais éclairé d'un regard profond, sympathique, ardent, le chef marcha vers le lit du colonel.

Il prit la main qui pendait hors du drap, la tint un instant dans la sienne, puis la déposa en retournant la tête.

— C'est fini, dit-il d'une voix sourde.

Des sanglots lui répondirent.

Dans l'ombre, au fond de la chambre mortuaire silencieuse, tandis qu'on entendait, grondant au loin, la canonnade intermittente, ce fut une minute pathétique.

Enfin, Masséna, qui s'était immobilisé durant quelques instants par respect pour la mémoire de ce hardi compagnon d'armes, secoua son intime affliction.

Il s'approcha de la pauvre petite créature courbée par la souffrance, la tête enfouie dans ses bras repliés, lui frappa sur l'épaule.

— Viens, dit-il.

Gaspard, tremblant, se souleva, sécha ses larmes, osa lever les yeux vers le gouverneur.

Il ne perçut guère que son écharpe, les dorures de son habit, ses mains qui s'agitaient imperceptiblement.

— Viens, répéta Masséna. Ta place n'est plus ici... Je sais qui tu es... un brave enfant... aie confiance en l'avenir...

La nuit était complètement tombée dehors, rendue plus noire encore par d'épais nuages reflétant par instants les lueurs de lointaines explosions.

Le factionnaire, à la porte du palais Dyonis, présenta les armes au général en chef qui sortait pour rejoindre son escorte.

Mais il ne put qu'à peine maîtriser sa surprise en le voyant tirer par la main, avec des attentions à la fois paternelles et brusques, un gamin en habit de jockey, au maigre corps secoué par des sanglots.

CHAPITRE IX

LA MISSION DE GASPARD

Gaspard ne fut pas admis à suivre l'enterrement du colonel Fabre.

Malgré sa froideur apparente, la sécheresse de ses paroles, Masséna possédait un cœur facile à émouvoir. Néanmoins, son souci de la discipline lui fit prendre à l'égard du jeune garçon une mesure qui parut extrême à beaucoup, et qui n'était que sage.

Pour éviter tout ce qui aurait pu affaiblir le moral des troupes, le général en chef avait aboli la pompe des funérailles. Et, bien que le colonel Fabre eût compté parmi les plus importants de la garnison, il ne fut pas fait exception à la règle commune en sa faveur.

Mieux encore, Masséna réduisit la cérémonie à son expression la plus simple. Douze grenadiers chargèrent le cercueil du vaillant colonel sur leurs épaules, ils le déposèrent dans un fourgon et, sans aucune suite, le véhicule fut dirigé sur le cimetière, où un prêtre bénit la tombe, entouré de deux officiers de l'état-major.

En quelques minutes, tout était accompli.

Ce ne fut qu'après cette triste et furtive cérémonie que Masséna fit appeler Gaspard, qu'on avait enfermé dans une chambre, pour l'instruire de ce qui s'était passé.

Le jeune homme écouta, tête haute et regard droit, les paroles brèves du grand capitaine.

— J'ai voulu, dit celui-ci, épargner la vue de ta douleur et celle des autres amis du colonel aux troupes, aux habitants et à la garnison... Il suffit. Je vois dans tes yeux que tu me comprends. L'heure est venue maintenant pour toi de montrer ce dont tu es capable.

— Mon général, fit Gaspard sur un ton ferme, vibrant, qui l'étonna lui-même, je suis à vos ordres.

— Bien! comme beaucoup de jeunes êtres façonnés par le sacrifice et les privations, tu en es arrivé à la période héroïque, celle qui permet de triompher de toutes les défaillances murmura le général en chef. Nous allons te mettre à l'épreuve. Ecoute...

Et Masséna, avec le plus grand soin, expliqua à Gaspard comment il avait appris son fait d'armes de Monte-Corona. Il dit l'intérêt qu'il avait porté dès lors à ce jeune garçon qui se permettait des actes de désobéissance pour aboutir à de tels exploits; enfin, il laissa entendre qu'un « gail-lard de cette sorte » était de taille, selon lui, à mener à bien une mission plus que difficile, périlleuse.

Il s'agissait de sortir de la ville, de franchir les lignes autrichiennes, de pousser vers le nord, de gagner Milan et de rejoindre à tout prix l'armée du Premier Consul, qui devait avoir franchi les Alpes et se trouver, selon toute vraisemblance, au pied des monts, à l'entrée de la vallée du Pô.

— Si j'ai porté mon choix sur toi, ajouta le général, ce n'est pas parce que je manque de courriers capables de remplir la mission. Non, ne t'enorgueillis point à l'avance. Je crois seulement que tu as plus de chance, que tout autre, en raison de ton âge et de ta taille, de passer à travers les lignes ennemies. De plus, tu n'es pas soldat : au cas où tu serais arrêté, sauf complication imprévue, on te relâchera vite. Enfin, il m'était pénible de te conserver dans cette malheureuse cité où la famine, le typhus et le bombardement, font, chaque jour, trop d'innocentes victimes...

De fait, la situation de la ville devenait affreuse.

Les misérables prisonniers entassés sur les pontons en étaient arrivés à hurler de rage et de faim après avoir dévoré leurs brodequins, courroies, gibernes et même quelques cadavres des leurs que le typhus avait abattus.

De huit mille, leur nombre était tombé à moins de trois mille. Il ne devait survivre que huit cents d'entre eux à la fin du siège, les Anglais s'étant refusés à ravitailler ces malheureux, dans la crainte que les chaloupes ne rapportassent quelque maladie épidémique à bord des vaisseaux, au retour des corvées de vivres.

D'autre part, Masséna était obligé de sévir avec la plus grande rigueur contre les habitants toujours trop disposés à la révolte. Malgré les précautions prises dès le début, de nombreuses séditions se produisaient, qu'il fallait maîtriser cruellement, alors que, sur les remparts, des attaques ennemies soutenues et répétées venaient encore adjoindre un surcroît de difficultés.

Si l'on ajoute à cela l'effroyable épidémie de typhus qui ravageait les blessés, la famine totale, le manque de munitions, le désespoir de certains officiers qui n'entrevoyaient point d'issue à leurs malheurs présents, la faiblesse physique des hommes de troupe chargés d'assurer la défense, en si petit nombre qu'on n'avait pas assez de monde pour garnir toutes les batteries avancées, les créneaux, les ouvrages les plus importants, on comprendra quelle dose d'énergie, de travail, de sang-froid, fut nécessaire au général en chef pour tenir et garder la ville de Gènes.

Dès que Gaspard eut passé les lignes, au milieu de la nuit, vêtu en jeune berger, avec la veste brune et le chapeau pointu, Masséna expédia



— Viens, dit-il (p. 27).

encore au Premier Consul un aide de camp par mer. Puis il attendit avec plus de confiance les événements.

Hélas ! les jours passèrent sans lui apporter de nouvelles de ses envoyés. Seul, le chef d'escadron Franceschi, parti une semaine avant Gaspard, et qu'on croyait mort ou prisonnier, put rentrer dans Gènes, alors qu'on n'espérait plus rien de lui, pour apprendre à l'état-major qu'il avait laissé Bonaparte sur les pentes du Mont Saint-Bernard avec l'armée de réserve.

— Il est certain, ajouta Franceschi, que ni le feld-maréchal Mélas qui commande au nord, ni le général Ott notre assiégeant, ne peuvent admettre la possibilité de faire franchir les Alpes à quarante mille hommes. J'ai appris que les Autrichiens ont même dirigé une force contre le général Suchet, pour le rejeter au delà du Var, sur la Provence. Si le Premier Consul, comme j'en suis convaincu, peut prendre pied sur la plaine lombarde et franchir le Pô, il surprendra l'ennemi avant qu'il ait le temps de se ressaisir et viendra nous délivrer.

— Je n'ai pas d'autre raison pour m'obstiner à défendre Gènes, fit Masséna. Patientons.

Hélas ! le passage du Saint-Bernard, tout magnifique qu'il avait été, ne permit pas à Bonaparte de réunir aussi rapidement qu'il eût voulu toutes ses troupes. Il lui fallut attendre les retardataires, les groupes, activer les trains d'artillerie et de munitions. Mélas finit par être prévenu par ses espions et il eut le temps d'accourir de Nice avec ses principales forces, pour s'opposer à la marche de l'envahisseur. Masséna en fut avisé alors que la disette en était arrivée au point le plus tragique. Il ne restait *absolument rien* à manger dans la ville lorsque, le 15 prairial, il se décida à réunir à l'Hôtel Dyonis, dont il avait fait son quartier général, tous ses officiers et les commandants des régiments.

— Deux solutions nous restent, annonça-t-il avec sa froideur habituelle. Ou bien faire une trouée avec ce que nous avons encore de troupes valides et gagner Livourne, ou bien, rendre la place.

On dut se résoudre à la seconde alternative.

En effet, la garnison n'aurait pu être en état de soutenir un combat et une marche qu'après avoir reçu assez de nourriture pour réparer ses forces. Or, les greniers, les boutiques, les caves, tout était absolument vide.

— Alors, je vais traiter de l'évacuation et j'exigerai que le mot capitulation ne soit pas prononcé, reprit le grand soldat assombri, mais résolu.

Le général Ott et son état-major, qui avaient depuis longtemps déjà sollicité une entrevue de Masséna, firent connaître qu'ils étaient disposés à parlementer.

La conférence eut lieu dans une petite chapelle dédiée à saint Pierre, qui se trouve au milieu du pont de Conegliano, près de la mer.

Reçu avec les plus grands égards, objet d'une admiration sans bornes de la part de ses adversaires, le défenseur de Gènes obtint tout ce qu'il demanda : la garnison ne serait pas prisonnière, elle garderait ses armes, se rendrait à Nice et pourrât, dès le lendemain de son entrée dans cette ville, prendre part aux hostilités.

Et déjà l'acte manuscrit stipulant ces conditions extraordinaires était dressé, Masséna prenait la plume pour le signer, lorsque soudain le grondement de la canonade se fit entendre dans le lointain, au milieu des montagnes.

— Voilà le Premier Consul qui arrive avec son armée ! s'écria Masséna, devenu pâle et prêt à se lever comme pour rompre les pourparlers.

— C'est impossible, fit le général Ott, cachant mal son inquiétude.

Les officiers autrichiens se dévisagèrent, tout prêts à accepter l'inévi-

table avec résignation. On dût pourtant reconnaître bientôt l'erreur générale. Ce n'était pas Bonaparte, mais un orage et le roulement du tonnerre dans les vallées. Le tonnerre ! Il allait falloir attendre Marengo pour que l'Autriche en constate les effets !

Au soir, la garnison de Gènes sortait musique en tête.

Régiments de spectres, à la fois horribles et magnifiques à voir.

Ils défilèrent, les cavaliers sans montures, les fantassins sans souliers, mais si fiers, si beaux, que l'enthousiasme des Autrichiens éclata dans une clameur vibrante d'admiration et de respect.

Masséna, s'il n'avait pu conserver Gènes et remettre la ville au Premier Consul, pouvait du moins se glorifier de la résistance qu'il avait opposée à l'assiégeant. Il avait retenu le général Ott assez pour l'empêcher de se joindre à Mélas, au moment où celui-ci entra en contact avec les troupes françaises dans la plaine de Marengo. Ott arriva à la fin de la bataille, six heures après la division de Desaix, qui devait mourir en donnant la victoire à Bonaparte, et ne sut jamais le service ultime qu'il avait rendu à son ami d'Égypte.

Mélas était en pleine retraite, l'arrivée de son sous-ordre ne pouvait plus le sauver.

EPILOGUE

Gaspard sorti de Gènes, sans encombre, put traverser les lignes ennemies et gagner Savone, dans la journée du lendemain.

S'il avait appris l'escrime pendant son séjour dans la ville assiégée, il avait également retenu, au contact de la population, assez d'italien pour pouvoir se faire comprendre des gens qu'il rencontra. Au surplus, le général Masséna l'avait bien pourvu d'argent. Il voyagea le plus commodément du monde, bien qu'avec lenteur, jusqu'à Milan. Là, les difficultés commencèrent. Dans la capitale lombarde, on ne savait rien des projets et de l'avance du Premier Consul.

Gaspard, habile à déchiffrer un plan, chose que le « Poilu » lui avait encore inculquée, se demanda si, pour rejoindre le Premier Consul venant du nord-ouest, il devrait aller à sa rencontre dans cette direction ou, au contraire, incliner vers le sud, dans la crainte d'être devancé par la marche des troupes nationales.

En effet, Masséna lui avait dit :

— Le général Bonaparte, une fois les Alpes franchies, se dirigera directement sur Gènes. Son objectif est de me délivrer. Peut-être évitera-t-il Milan. C'est à toi de te renseigner de façon à le retrouver par le chemin le plus direct.

Et Gaspard, après plusieurs jours d'indécision, en était encore à se demander s'il allait marcher vers les Alpes ou vers la mer, quand soudain la nouvelle se répandit dans Milan que l'armée française approchait. Le jeune garçon ne prit pas le temps de réfléchir davantage. Une subite effervescence régnait dans les rues. Les gens affolés ou joyeux, selon la coutume italienne tous portés sur les places, les boulevards, dans les cafés, pour discuter, apprendre de nouveaux détails. Il en résultait un certain désordre qui permit à Gaspard de se glisser jusque vers un groupe de gardes autrichiens montés.

— Je n'ai pas le temps d'acheter un cheval, s'était-il dit. Au reste, on ne m'en vendrait pas, ou alors il faudrait discuter. Une des montures de ces gardes fera parfaitement mon affaire.

Oh ! l'opération ne prit pas trente secondes. Un piquet de chevaux au repos se trouvait à l'angle d'une ruelle, les cavaliers causaient un peu plus loin. Gaspard se glissa entre le mur et l'une des bêtes, la détacha, l'attira dans la voie déserte, puis sautant en selle, partit au grand galop...

Le surlendemain, il remettait le message de Masséna à Bonaparte. Ce dernier venait de défaire les Autrichiens à Montebello. Continuant sa marche vers le sud-est, il remportait la glorieuse bataille de Marengo.

Et Gaspard qui avait dû demeurer avec le service du vainqueur, désespéré de ne pouvoir se mêler aux cavaliers, se demandait si sa destinée allait le contraindre à ne pouvoir se battre qu'en fraude, quand il vit un hussard à la stature gigantesque se rapprocher du campement.

C'était Barnabé Marcos. Les deux compagnons tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le Poilu conta à son petit ami l'évacuation de Gènes, son envoi par Masséna à l'armée de Bonaparte, sur un cheval emprunté à un fermier de Coni.

— Nous n'avons pas pu garder la ville, acheva le maréchal des logis. Mais le Premier Consul nous a vengés. Demain, les Autrichiens seront obligés de sortir de Gènes à leur tour. Je viens de l'apprendre au quartier général.

Un mois après ces événements, Gaspard Lancien était à Paris, et remettait à la veuve du colonel Fabre les reliques du vaillant officier.

Ensuite, sur les ordres de Masséna qui ne l'avait pas perdu de vue, il entra au 3^e régiment de hussards, dans le peloton de Barnabé Marcos.

FIN

POUR PARAÎTRE JEUDI PROCHAIN :

La prise des Tuileries

par Léon TESSE

Le 3 août 1792, Didier Breton, membre du bureau de la section des Minimes, achevait le dîner avec sa mère avant de se rendre à la convocation urgente qui l'appelait à la section.

La situation était grave, l'Europe se coalisait contre la France révolutionnaire, la Patrie était en danger.

Pour faire face à ces ennemis qui avançaient, à ces armées bien organisées et bien équipées commandées par des princes autrichiens ou prussiens et dans les rangs desquelles se trouvaient les nobles émigrés français venant à l'aide du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette; pour faire face à ce danger terrible, la France n'avait que ses armées de volontaires, inférieures en nombre et en équipement, peu disciplinées, mais remplies de courage et d'enthousiasme.

A l'intérieur, les déflections se multipliaient. Ceux qui avaient gardé au cœur un sentiment respectueux et confiant envers le roi commençaient à douter de lui, à se demander s'il ne bernait point la nation et si, secrètement, lui et sa cour n'aidaient pas au succès des armes étrangères et de la noblesse émigrée.

(A suivre.)

L'HISTOIRE VÉCUE

Tous les grands hommes, tous les grands faits
du passé

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

60 Cent.

L'OUVRAGE COMPLET

Il paraît un ouvrage tous les Jeudis

Déjà parus :

- N° 1. — LE GRENADIER D'AUSTERLITZ.
- N° 2. — UNE AVENTURE DE D'ARTAGNAN.
- N° 3. — LE VOLONTAIRE DE VALMY.
- N° 4. — JEAN BART, LE CORSAIRE.
- N° 5. — LE GUIDE DE BONAPARTE.
- N° 6. — LE MOUSSE DE CHRISTOPHE COLOMB.
- N° 7. — LE SERMENT DES TROIS VENDÉENS.
- N° 8. — UNE CONSPIRATION SOUS LOUIS XIII.
- N° 9. — L'ENNEMI DE JEANNE D'ARC.
- N° 10. — LE PETIT CANONNIER DU SIÈGE DE TOULON.
- N° 11. — TIREZ LES PREMIERS, MESSIEURS LES ANGLAIS.
- N° 12. — LE JEUNE HEROS DE LA ROCHELLE.
- N° 13. — LE LION DES PYRAMIDES.
- N° 14. — UNE VICTOIRE DE SURCOUF.
- N° 15. — LA COCARDE NOIRE DE CHARLOTTE CORDAY.
- N° 16. — LA REINE DE LA FRONDE.
- N° 17. — GASPARD LANCEN AU SIEGE DE GÈNES.

EN VENTE PARTOUT

F. ROUFF, Éditeur, 8, b^d de Vaugirard, PARIS (15°)